

Les silencieuses

Triptyque *Saint Sulpice*

Jean-Marie Marandin

Journée de l'Estampe contemporaine
Stand Imagim
3 et 4 juin 2024



Longtemps je n'ai pas regardé les natures mortes dans les musées. Elles étaient trop figuratives, trop pleines d'elles-mêmes : les fleurs, les bougies, les crânes ou les vases débordaient de leur cadre – de mon cadre – et je passais sans les regarder. Puis, il y eut une fois. Milan sortait à peine du confinement lié à l'épidémie de Covid 19. Nous avions réservé un créneau à la bibliothèque Ambrosienne. Il y avait dans l'enfilade de la première salle une image silencieuse : sur un fond jaune d'icône, une corbeille de fruits. Elle ne débordait pas, elle m'aborda. J'ai confusément compris, avant que Gérard Wajcman ne

m'aide à mettre des mots sur cette rencontre, qu'elle n'était *ni nature ni morte*. La rencontre de la *Corbeille de fruits* du Caravage est ce qui a décidé de mon intérêt pour la nature morte.

Après une première série, centrée sur la *Corbeille*, – *Copia*, menée avec Caroline Sebilleau –, j'ai entrepris seul une seconde série où je m'approprie l'histoire du genre nature morte : *Les silencieuses*.

Le genre nature morte n'engage à rien, n'a l'air de rien : il a été jugé mineur, il est le plus souvent aimable, on le répute décoratif : les natures mortes se sont toujours bien vendues car elles sont plutôt faciles à harmoniser avec le mobilier du salon, qu'il soit princier, grand bourgeois ou, de nos jours, le foyer œdipien des pavillons de banlieue.

Et pourtant !

Il a été le terrain de bataille, et de jeu, pour les avant-gardes quand il s'est agi de bouleverser les règles de la perspective ; il l'est toujours dans l'art contemporain qui met en question les fondements de l'art et des beaux-arts. Le moralisme plus ou moins crasse qu'appelle ou justifie la formule *vanitas vanitatum* n'a jamais vraiment réussi à cacher, encore moins à canaliser, la convoitise qui transpire de la représentation des biens terrestres qu'il étale sur la toile. Les artistes de natures mortes, comme de vanités, s'en donnent à cœur joie : il y a une sorte d'ivresse de la matière, de la couleur, de l'observation minutieuse dans la virtuosité à rendre les objets du monde, qu'ils se laissent transporter par leur propre gourmandise ou qu'ils

donnent dans l'austérité comme Cotán ou Morandi. Et puis, caractéristique essentielle, il ne tolère aucune représentation humaine, ni de visage ni de corps, encore moins de sexe.

Et pourtant !

Le désir de donner figure est partout présent et quand il devient exubérant, il se nourrit de lui-même car la consommation des biens qu'il donne à voir ne saurait éteindre sa soif. Soif des yeux, soif du geste, soif du plaisir de fabriquer des images. Soif d'autant plus impérieuse qu'elle s'ébroue dans l'espace en apparence serein de la sublimation.

Libido figurandi.

Mon désir de donner figure. Mon plaisir à donner figure. J'ai cherché à en comprendre les détours en me laissant questionner par les natures mortes de la tradition. Wacjman – encore lui ! – m'a aidé à identifier la recherche que j'entreprenais à l'aveugle : « pour savoir comment tu jouis, il faut regarder ta peinture qui représente comment tu te représentes les objets ».

La série *Les silencieuses* est composée de fragments de nature morte. Ils (re)présentent les objets qui ont accroché mon regard ou aimanté mon attention. La libido de celui qui fait des images, par conséquent la mienne, n'est pas une affaire seulement personnelle, elle est aussi façonnée par l'histoire des images, par les transferts sur ceux et celles qu'il a pris pour autorité ou

pour modèle (même s'il veut s'en émanciper). Je fais des micro-récits avec ces fragments soit en les rapprochant sur une même feuille, soit en les disposant sur un même pan de mur. Comme le récit des rêves, mes récits en image sont ouverts à l'interprétation : celles des regardeurs et la mienne.

Le triptyque *Saint Sulpice* rassemble trois fragments : un coq mort de Abraham Mignon, la raie de Jean-Baptiste Siméon Chardin, un photogramme du *Chien andalou* réalisé par Buñuel et Dali. Une nature morte que j'ai composée selon les conventions du genre (*Bouquet aux pointes sèches dans la boîte à thé*) joue le rôle de prédelle. Dans la marge, Bacchus regarde (Caravage, *Le petit Bacchus malade*).

Toutes les images sont réalisées avec la même technique : la sérigraphie. L'image à graver est sérigraphiée directement sur la matrice : l'encre (utilisée pour la sérigraphie sur métal) résiste au mordant et le bloque comme le fait le vernis, ce qui permet une aquatinte ordinaire. Cette technique me permet de graver des images (photo numérique ou scan) que j'ai préparées avec Photoshop.

Les sérigraphies ont été fabriquées et imprimées à l'Atelier aux Lilas pour la typographie et l'estampe.

Référence du livre de Gérard Wajcman cité : *Ni nature ni morte. Les vies de la nature morte*. Nous, 2022, Paris.